

Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardou-Lafarge

Michel Gaulin

Numéro 129, printemps 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36850ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gaulin, M. (2008). Compte rendu de [Michel Biron, François Dumont, Élisabeth Nardou-Lafarge]. *Lettres québécoises*, (129), 41–41.



Michel Biron, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge
(avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe),

Histoire de la littérature québécoise, Montréal, Boréal 2007, 696 p., 39,95 \$.

Une fresque impressionnante

Un ouvrage axé sur les textes, qui s'attache tant à retracer l'évolution de la littérature québécoise qu'à en dégager la cohérence interne.

C'est à une tâche véritablement monumentale que se sont attelés les trois auteurs de cet ouvrage quand ils ont entrepris de retracer de façon qualitative l'évolution de la littérature québécoise, depuis les écrits de Nouvelle-France jusqu'aux années qui constituent le *terminus ad quem* de leur entreprise, soit les vingt dernières du *xx^e* siècle et les toutes premières du siècle présent.

Cet ouvrage tombe à point nommé pour compléter, amplifier, au besoin infléchir les résultats des travaux de nombreux chercheurs qui, dans le sillage de l'abbé Camille Roy et de son *Manuel d'histoire de la littérature canadienne-française*, se sont penchés de diverses façons, au cours des quelque quarante dernières années, sur le processus d'émergence d'un fait littéraire distinct au Québec, phénomène devenu désormais incontestable. Mais il le fait selon sa perspective propre, celle d'une attention soutenue au texte littéraire lui-même plutôt qu'à ce qui l'entoure. Aussi cette visée principalement esthétique le démarque-t-elle d'autres grands projets, ceux, par exemple, de *La vie littéraire au Québec* ou de *Histoire de l'édition littéraire au Québec au *xx^e* siècle* qui ont également leur mérite mais qui logent en d'autres lieux, fort utilement par ailleurs.

CINQ GRANDES PÉRIODES

L'ouvrage est divisé en cinq grandes périodes qui font maintenant à peu près l'unanimité parmi les chercheurs en littérature québécoise, soit « Les écrits de la Nouvelle-France (1534-1763) », « Écrire pour la nation (1763-1895) », « Le conflit entre l'ici et l'ailleurs (1895-1945) », « L'invention de la littérature québécoise (1945-1980) » et « Le décentrement de la littérature (depuis 1980) ». Comme on peut aisément l'imaginer, au gré de la maturation du fait littéraire chaque nouvelle période commande de plus en plus d'espace au fur et à mesure que s'amplifie la production et que les grandes lignes de force commencent à se préciser et à s'affirmer. C'est le fait, notamment, des troisième et quatrième parties qu'il a fallu subdiviser, dans le premier cas pour marquer, au cours de la période, la rupture à la fois idéologique et esthétique engendrée, à partir de 1930, par les prodromes de la Seconde Guerre mondiale, dans le second, pour faire état de l'autonomisation croissante de la littérature entre 1945 et 1960, puis de son affirmation éclatante entre les années 1960 et 1970, grâce tout à la fois à la poésie, au roman et à l'essai, qui fusent tous azimuts, avant que ne survienne une période de retranchement progressif marquée par une affirmation des avant-gardes et diverses manifestations de rupture. La dernière période témoigne, quant à elle, d'une littérature éclatée, qui subit les contrecoups



d'une désaffection générale, dans le monde occidental, vis-à-vis du fait littéraire, sinon même, hélas, de la culture tout court.

Dans chacune des périodes, les auteurs, sans pour autant négliger le mouvement général, choisissent certains auteurs (ou œuvres) phares qu'ils considèrent comme les meilleurs représentants de l'époque : François-Xavier Garneau, Octave Crémazie, *Les anciens Canadiens* pour le *xix^e* siècle, comme on pouvait s'y attendre ; Émile Nelligan à la jonction des *XIX^e* et *XX^e* siècles ; Alfred DesRochers et Alain Grandbois certes, mais principalement Saint-Denys-Garneau (l'une des figures emblématiques de ce livre) pour les années de l'immédiat avant-guerre. Puis, le palmarès s'allonge au gré de l'affirmation grandissante de la littérature dans la période suivante : des pages bien senties sur Gabrielle Roy, de l'avis des auteurs trop longtemps négligée, à tort, en bien des milieux ; sur Rina Lasnier, Anne Hébert, Roland Giguère ; puis sur tous les grands noms des années 1960 à 1970 : Gaston Miron, Paul-Marie Lapointe, Fernand Ouellette, Jacques Brault du côté de la poésie (considérée, pendant ces années, comme « le vaisseau amiral de la littérature québécoise » [p. 604]) ; Jean

Lemoine, Pierre Vadeboncoeur et Fernand Dumont, du côté de l'essai ; puis Hubert Aquin, Jacques Ferron et Marie-Claire Blais du côté de la prose d'imagination. Par après, dans la dernière partie de l'ouvrage, il est manifeste que le phénomène de décantation qu'amènent les années n'est pas encore achevé. Bien des pages, dans cette partie, ont un peu l'apparence d'une simple nomenclature, à travers laquelle il est difficile de déceler des tendances fermes.

Enfin, phénomène nouveau à signaler, l'attention portée à des écrivains de langue anglaise, dont on reconnaît (ce n'est pas trop tôt) le rôle qu'ils ont joué dans l'évolution de la littérature au Québec : Frank R. Scott, dans les années qui suivent la Seconde Guerre mondiale, Mavis Gallant, Mordecai Richler et Leonard Cohen à la génération suivante. On notera enfin un clin d'œil, un peu parcimonieux peut-être, mais qui n'en constitue pas moins un geste, à l'endroit des écrivains de la « nouvelle francophonie canadienne ».

L'ampleur même de l'ouvrage nécessitait par ailleurs la concision, que les auteurs ont su pratiquer avec bonheur, notamment dans des jugements circonstanciés qui, en quelques mots, vont rapidement au fond des choses. Je pense, par exemple, aux appréciations portées sur les qualités proprement littéraires des écrits d'Étienne Parent (« le mélange d'autorité et de souplesse d'une prose qui s'appuie avant tout sur l'expérience du monde » [p. 68]), ou sur le talent d'écrivain manifesté par François-Xavier Garneau dans son *Histoire*, grâce à la vitesse de son récit, à la sobriété et à la mesure de son style face aux moments forts de l'histoire qu'il raconte (p. 78), aux excellentes pages sur la carrière d'intellectuel de Lionel Groulx (p. 195-197), ou encore à celles consacrées aux talents de critique de Marcel Dugas (p. 190-191) ou de Louis Dantin (p. 227-229).

Je n'exprimerai sur l'ensemble, *in fine*, qu'une seule réserve, pour déplorer que la référence bibliographique précise ne soit pas donnée pour l'immense majorité des citations qui, de part et part de l'ouvrage, émaillent le texte afin d'illustrer le propos de la narration. Certes, cette décision, de nature éditoriale, sans doute, peut être attribuable à des questions de coût, mais il reste qu'elle constituera un obstacle de taille pour de nombreux lecteurs de l'étranger qui considéreront à juste titre, pendant plusieurs années à venir, cette *Histoire de la littérature québécoise* comme une référence de base incontournable. Les spécialistes, eux, reconnaîtront facilement ces citations qui leur sont familières depuis longtemps et pourront, s'ils le désirent, les retrouver en contexte, mais cette tâche sera quasiment impossible pour le lecteur étranger qui devrait autrement y consacrer de trop nombreuses heures.

Et, comme mot de la fin, pour épater le bourgeois : quelqu'un pourra-t-il m'expliquer qui est « le romancier noir Robert Lowell », dont il est question p. 446 ? Je ne connais, pour ma part, qu'un seul écrivain américain (Blanc d'ailleurs) qui portât ce nom, et c'était, si ma mémoire est bonne, un poète renommé...

